

PROPOS D'UN DISCOURS

Autor(en): **Laisant, C.-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Enseignement Mathématique**

Band (Jahr): **4 (1902)**

Heft 1: **L'ENSEIGNEMENT MATHÉMATIQUE**

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-5571>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A PROPOS D'UN DISCOURS

A la distribution du concours général, le 29 juillet 1901, M. Blutel, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, a prononcé le discours d'usage. Nous aurions voulu pouvoir en parler plus tôt, mais les idées développées dans cette œuvre ne sont pas de celles qui empruntent à l'actualité leur intérêt; et il n'est certes pas trop tard pour y revenir aujourd'hui.

Le thème choisi par M. Blutel, et qui sert de titre à son discours, était : *Du rôle de l'enseignement des mathématiques dans la formation de l'esprit*. Dès le début, l'auteur, s'inspirant d'un sentiment très sincère de modestie, se défend d'être un orateur, et annonce que dans ce qu'il va dire on ne trouvera pas de rhétorique. Cela dépend de ce qu'on entend par rhétorique; la vérité, c'est qu'il a traité son sujet en mathématicien consommé (ce à quoi on pouvait s'attendre d'avance) et en écrivain sobre et élégant, qui dit clairement ce qu'il veut dire et qui sait habilement adapter son langage aux idées à exprimer. Je n'ai pas eu l'avantage d'entendre ce discours; mais je l'ai lu et relu avec un très vif plaisir; et je crois que chacun éprouvera la même impression, parmi ceux qui apprécient les idées saines et le style clair.

Donc, l'auteur rappelle qu'à l'esprit de beaucoup de ses auditeurs, s'est posée cette question : *A quoi sert l'étude des mathématiques?*

Rapidement, il indique, sans y insister, les applications innombrables, soit à l'industrie, à la vie matérielle, soit aux sciences voisines et même à d'autres qui en paraissent plus éloignées, comme la Biologie et l'Economie politique. Mais là n'est pas la pensée maîtresse qu'il entend développer.

Le point sur lequel il insiste surtout dès l'abord, c'est l'enchaî-

nement étroit de toutes les parties d'un cours, le lien qui les unit en une chaîne successive, la nécessité de l'attention soutenue et continue. Puis il montre la grande utilité du calcul : « En « vous astreignant dès votre enfance, — dit-il — à l'observation « rigoureuse des règles élémentaires, vous arriverez à calculer « sûrement ; la sécurité que vous éprouverez alors vous facilitera « l'exercice des autres facultés ».

Et, un peu plus loin : « Bon nombre, parmi vos camarades, « candidats aux grandes écoles scientifiques, se sont maintes « fois repentis d'avoir négligé ou sacrifié le développement d'un « instrument si précieux ; ils ont compris trop tard que l'inex- « périence du calcul leur faisait perdre trop souvent la marche « des idées ».

Abordant un nouveau domaine, M. Blutel fait ressortir ensuite que l'étude mathématique crée « une faculté des plus hautes et des plus précieuses », l'abstraction ; et que « l'abstraction est la mère de la généralisation ». Ceci le conduit à des considérations très justes sur l'enseignement de l'Algèbre, et sur la nécessité d'applications numériques. La faculté de l'abstraction, d'ailleurs, il a bien raison de le dire, se développe de façons très diverses suivant le tempérament. La plupart des cerveaux suivent la marche rationnelle du concret à l'abstrait, et sont par cela même prédisposés à l'étude des sciences expérimentales. D'autres, moins nombreux, n'ont de goût que pour l'abstraction ; « ce sont des tempéraments de purs mathématiciens. »

« Malheureusement, chez quelques-uns d'entre eux, cette « puissance de l'abstraction s'accompagne d'une répugnance sin- « gulière pour l'examen des choses concrètes dont l'intérêt ne « leur apparaît point. » Et, voulant orienter ceux-là vers une meilleure direction, l'auteur arrive à formuler cette maxime, qu'on devrait graver en lettres d'or sur la façade de tous les établissements d'instruction :

« LES BONS ESPRITS SONT LES ESPRITS ACCESSIBLES A TOUTES
LES MANIFESTATIONS DE LA PENSÉE. »

Nous trouvons dans les paragraphes qui suivent, une mise en lumière éclatante de l'action de l'éducation mathématique sur la

formation du jugement, et la réfutation des sophismes du philosophe Hamilton (qu'il ne faut pas confondre avec son illustre homonyme, le grand astronome et géomètre, inventeur des quaternions).

La fin du discours est consacrée au développement de la même pensée. On ne peut prétendre à appliquer les mathématiques à l'étude de phénomènes sur lesquels les premières données font défaut. « Il est certain que les raisonnements ne peuvent « tenir lieu de la connaissance des faits. » L'exemple des erreurs de Descartes sur la circulation du sang en est une preuve. Mais la réponse se trouve, ainsi que le montre l'orateur, chez Descartes lui-même; et l'infraction à l'un de ses propres principes ne prouve pas que les principes soient mauvais; elle prouve seulement que Descartes était un homme, et que tout homme peut se tromper, si grand soit-il.

Telles sont les matières principales qu'on trouve dans cet excellent discours, simple, clair, concis, et d'une véritable puissance de pensée et de style. Certes, on aurait pu y ajouter, car le sujet est inépuisable. M. Blutel aurait pu montrer, par exemple, que si la science mathématique arrive exceptionnellement à fausser le jugement, c'est lorsqu'on l'enseigne mal; que si certains la regardent comme vaine ou trompeuse dans les applications, c'est qu'on l'applique parfois d'une façon absurde, et qu'on réclame d'elle ce qu'elle ne saurait donner; c'est que le but d'un bon enseignement doit être de donner le goût, et le goût persistant, de la science enseignée.

Mais, encore une fois, on ne pouvait tout dire; et nous serions désolé qu'on pût voir dans notre remarque une pensée de reproche qui est bien loin de notre esprit. En relisant la question que s'est posée dès le début, M. Blutel : — A quoi sert l'étude des mathématiques ? — il me revenait à la mémoire un mot que, dans sa forme un peu familière, on aurait pu sans doute faire difficilement retentir sous les voûtes solennelles de l'antique Sorbonne (même remise à neuf) en une séance de distribution des prix du Concours général. Je le rapporte tel qu'il m'a été raconté, sans pouvoir d'ailleurs en garantir l'authenticité.

Un jour, paraît-il, devant Biot, à propos d'une théorie mathé-

matique quelconque, un professeur, qui en contestait l'utilité, demandait : « Pourquoi la maintient-on dans l'enseignement ? — A quoi sert-elle ? » — « A quoi vous sert, — répondit sans sourcil l'illustre savant — le gigot que vous avez mangé il y a quinze jours ? »

L'idée philosophique que renferme ce mot est profonde, et bien juste. Tout le problème de l'éducation s'y trouve contenu. Nous nous assimilons, inconsciemment pour ainsi dire, par l'enseignement, une foule de notions qui s'incorporent à notre être intellectuel, qui deviennent nous-mêmes, qui nous font ce que nous sommes. Et c'est pour cela que le rôle de professeur est si grave et entraîne une si grande responsabilité morale pour celui qui a charge de le remplir. De ce rôle, par son discours, M. Blutel a montré qu'il a la notion la plus juste et la plus haute; et nous sommes heureux d'avoir pu trouver l'occasion de l'en féliciter.

C.-A. LAISANT.

UNE LETTRE DE MADAME CLÉMENCE ROYER ⁽¹⁾

Monsieur,

Dans la remarquable introduction de son beau livre, *l'Humanité*

(1) C'est avec empressement que la rédaction de l'ENSEIGNEMENT MATHÉMATIQUE accorde à M^{me} Clémence Royer l'hospitalité qu'elle lui a fait l'honneur de demander pour présenter au public une sorte de défense scientifique sur un point important de la Philosophie naturelle. Rien n'est plus propre à l'élévation et à l'élargissement de l'enseignement que l'exposé contradictoire de doctrines diverses. Il ne faudrait cependant pas croire de notre part à un acte d'adhésion aux théories de M^{me} Clémence Royer; nous restons, jusqu'à plus ample informé, parmi ces *mécanistes* dont elle ne partage pas la manière de voir. Mais l'auteur de *la Constitution du monde* est une femme de science profonde et dont la conscience philosophique impose à la fois le respect et l'admiration. En lui permettant de préciser le sens exact de ses idées, sur des questions qui touchent étroitement aux principes de la Mécanique, il m'a semblé, non seulement que j'accomplissais un acte élémentaire d'équité scientifique, mais que c'était là une bonne fortune pour les lecteurs de notre Revue. Je dois ajouter que le contradicteur de M^{me} Clémence Royer, notre ami commun, M. Alfred Naquet, a insisté de son côté pour l'insertion